

let's print, then

Gabriel René Franjou

Les mails d'Hillary Clinton sont peut-être les documents politiques les plus importants de notre temps. Mais pour toute l'agitation et le scandale qu'ils ont causés, ils sont loin d'être intéressants. Et pour preuve, peu de personnes les ont lus. Après tout, lorsque le gouvernement les a rendus publics suivant l'investigation sur le sujet, puis la folie médiatique menée par un Trump enragé, la justice américaine avait déjà confirmé qu'aucun crime n'avait eu lieu ; et il y avait plus de 60 000 pages de mails.

Pourquoi les lire ?

Ce sont des documents qui ne s'appréhendent pas vraiment par leur contenu, et en cela, ils sont typiques d'un langage contemporain, qu'on trouve en abondance sur internet : un langage où d'autres critères en constituent le sens, comme le contexte et la quantité, la forme, l'arrangement, et l'exécution, et la circulation. Nous vivons maintenant immergé dans ce type de langage – il forme la base de l'environnement numérique dans lequel nous baignons, que ce soit à travers le nouveau style d'écriture qu'on utilise en permanence dans les mails, sms, posts, reposts, commentaires, etc., ou dans l'architecture de ce monde sous forme de code et d'algorithmes. Forcément, tout ce langage, tout ce texte, tous ces documents sont une source littéraire et poétique gargantuesque.

Un poète dira que ces e-mails sont le premier poème épique du 21<sup>e</sup> siècle. Si des textes tels que L'Illiade ou Les Mille et Une Nuits annoncent le début de la littérature, peut-être que ce poème-ci en marque la fin – ou du moins, la fin d'un certain type de littérature,

même si ce texte pourrait quand même être qualifié d'épique. À travers la vie d'acteurs de pouvoir, il traverse une période longue et trouble du monde contemporain et la reflète efficacement. Ce poème existe sous plusieurs formes, il est instable et versionné, à l'instar de nos vies numériques. Il témoigne d'une forme d'hyper-réalité, la vie du bureau de la Secrétaire d'États des États-Unis d'Amérique, l'exercice du pouvoir parfois, des échanges ultras banaux souvent, ponctués par les grands événements de l'époque. Il déborde de langage : les textes des correspondants, mais aussi tous les marqueurs des services mails et les traces du passage du FBI. Même les éventuelles images sont en réalité une suite de caractères alphanumériques. Ici, le langage est augmenté : il dépasse clairement la lecture. Ce langage, souvent temporaire, n'est plus vraiment fait pour être lu. Il est fonction et flux. Réapproprions-nous le, en le détournant : je l'ai rassemblé ici, imprimez le svp.

La forme que j'ai choisie d'exploiter dans cette installation est bien différente de sa forme épistolaire originale, ou de sa forme qui vit sur WikiLeaks, ou encore des formes qu'explorera Kenneth Goldsmith à la Biennale de Venise en 2019. Ce poème n'a de toute façon pas d'auteur, ou alors il en a trop pour les lister tous : Clinton elle-même, tous ses correspondants, les agents du FBI les épluchant, les travailleurs du State Department les publiant, les journalistes et hackers les classant, les curieux sur internet y jetant un œil, moi, Kenneth, et ici, les visiteurs au

33, rue du Serpentin, 1050 Bruxelles, répondant pendant l'exposition du BIB-AGECI-ILA à cette demande qui revient comme une litanie bureaucratique : pls print. Ce langage est manipulé. On peut imaginer une multitude de versions de ce poème. Plutôt que d'auteurs, parlons par exemple d'archivistes, qui déplacent l'information : moving information, nous dit Marjorie Perloff : la déplacer, et être ému par l'acte.

Ici, la forme que j'ai choisie d'activer (ou pour être activée) met l'accent sur cette commande, pls print, imprimez svp. À travers les 30 000 mails d'Hillary Clinton, cette minuscule phrase, écrite en langage sms abrégé, réapparaît tellement souvent qu'elle ressort comme un leitmotiv. Et elle est particulièrement signifiante, puisque c'est une commande : un ordre, d'abord, et puis une fonction. En proposant au visiteur d'imprimer, justement, il exécute la commande, devenant ainsi l'algorithme et l'auteur d'une collection de poème – une possible version de cet écrit épique. La littérature de notre temps est une collaboration entre humain et algorithmes, et elle est une question d'opérations de langage, de déplacements, d'archivage, de curation, beaucoup de reproduction aussi. Elle est, au final, très bureaucratique. C'est absurde, mais l'absurde va main dans la main avec la poésie.

« Imprimez », plaide Hillary : obéissons. Nous sommes écrivains et archivistes, pirates et flâneurs dans un océan de langage numérique. Apprenons à voir la poésie dans nos vies digitales.

Ce travail n'est pas vraiment le mien. Clairement, il a son origine dans le temps que j'ai passé à assister Kenneth Goldsmith pour son exposition HILLARY, à Venise. Mais ce n'est qu'aussi partiellement le sien. Je l'ai dit, ce poème est sans auteur, mais il y a une multitude de documentalistes qui le font exister dans ses multiples, vous y compris. Les questions d'origine des idées, d'exécution, le concept d'autorat et d'originalité, idéalement, ne doivent pas être trop corrélés dans un monde numérique à la question de l'expression et surtout de l'émotion. Ces deux dernières, contrairement aux autres, ne sont pas encore prêtes à être oubliées.

